

BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF
 RECOMMANDE AUX FAMILLES VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES
 L. VIOLET, - THUIR, FRANCE
 Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

La journée d'hier aux Etats-Unis

(Suite de la 1ère Page)

J'ai fait moi-même. C'est moi — Moi, qui l'ai fait, dit-il, en se frappant la poitrine.

Dépêche Spéciale à l'Abelle.
 New-York, 4 février. — John J. Dillon, commissaire du département d'Etat en charge des vivres et des marchés, a été requis par les boulangers de New-York, d'essayer d'empêcher l'exportation du blé; sinon ils seraient obligés d'augmenter le prix du pain. Les boulangers ne voient aucun moyen d'empêcher la hausse. Le seul blé, disent-ils qui devrait être exporté serait le surplus de la récolte de l'année.

Dépêche Spéciale à l'Abelle.
 Chicago, 4 février. — Un vapeur de la "Goodrich Transit Company", le "Iowa", a été pris dans un champ de glace et a sombré. L'accident a eu lieu à trois milles de la ville de Chicago. L'équipage et les passagers, au nombre de cinquante, ont été sauvés. Des témoins de l'accident disent que les hommes de l'équipage ont réussi à gagner l'embarcadere du fleuve après une traversée pénible sur la glace. Plusieurs navires qui se trouvaient dans le voisinage de l'accident sont allés au secours de l'"Iowa", mais n'ont pu arriver à temps pour sauver le vapeur.

Dépêche Spéciale à l'Abelle.
 Marshall, Tex., 4 février. — William Black, un commis voyageur qui faisait des conférences, et John Rogers, un contracteur, ont été tués et John Copeland, caissier de la banque d'Etat de Marshall, est probablement mortellement blessé dans une bagarre qui a eu lieu dans les appartements de Black à l'hôtel Capitol, hier soir.

C. F. Hall, un compagnon de Black, et George Ryan de Marshall, sont en prison sous l'accusation de meurtre.

Black, prétendant être un ancien ministre protestant avait fait une conférence, mercredi, contre les catholiques, et avait annoncé une deuxième conférence pour jeudi soir. Il est supposé que Copeland, Rogers et Ryan, fervents catholiques, s'étaient présentés à Black pour le persuader de s'abstenir de faire la conférence de jeudi. De là querelle, coups de revolver, et fatalités.

Dépêche Spéciale à l'Abelle.
 Augusta, Ga., 4 février. — Le docteur A. B. Culbertson, médecin bien connu de Evans, Ga., a été tué par un posse de citoyens qui était à sa recherche depuis hier soir. Culbertson était accusé d'avoir attaqué une jeune femme mariée, la fille d'un citoyen bien connu de Martinez. Le corps du médecin a été criblé de balles.

Dépêche Spéciale à l'Abelle.
 Pittsburg, 4 février. — Les usines Carnegie reprendront le travail demain. Cela donnera de l'emploi à 8,000 ou 9,000 hommes.

Dépêche Spéciale à l'Abelle.
 Meridian, Miss., 4 février. — Voici le contenu d'une lettre reçue par le chef de police de cette ville:
 "York, Ala., 1er février. — Cher Monsieur: Veillez chaque train de prêt demain soir. Ayez des appartements pour trois vagabonds. Nous vous verrons à notre arrivée. Signé: Grady Owen, Claud Clay et Tom Cahoon."

Le Temps

BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL.
 Observations prises du 4 à 8 heures du soir.
 VENDREDI, 4 février.
 Prévisions pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps clair et froid; vents de l'Ouest.
 TEMPERATURE.
 La température d'hier à la Nouvelle-Orléans, suivant le thermographe du bureau météorologique des Etats-Unis, sur le toit de la Douane, était comme suit:
 Heure Temp. Vent. Pluie.
 7 a. m. 52 SE 12 00
 9 a. m. 50 SE 12 00
 11 a. m. 49 SE 12 00
 1 p. m. 47 SE 12 00
 3 p. m. 47 SE 12 00
 5 p. m. 46 SE 12 00
 Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 4 février 1915, à la Nouvelle-Orléans:
 Heure Temp. Vent. Pluie.
 7 a. m. 45 SE 12 00
 9 a. m. 45 SE 12 00
 11 a. m. 45 SE 12 00
 1 p. m. 45 SE 12 00
 3 p. m. 45 SE 12 00
 5 p. m. 45 SE 12 00
 Avertissements d'ouragans.
 Le Bureau Météorologique a publié le télégramme suivant:
 Washington, 4 février 1915.
 Signaux d'ouragans d'ouragans. Sud-Est, dé-
 placés à 6:30 p. m. Mobile à Cedar Keys.
 L'ouragan arrive du Texas se dirigeant à l'Est.
 Forts vents du Sud-Est au Sud, ce soir, chan-
 geant à l'Ouest, vendredi. B.W.V.E.
 Pour le Lespinois.
 L'avertissement suivant d'ouragan a été pu-
 blié par le Bureau Météorologique:
 Nouvelle-Orléans, 4 février 1915.
 Signaux d'ouragans d'ouragans Sud-Est dé-
 placés pour la Lespinois. Ouragans de
 Sud ce soir, changeant à l'Ouest, vendredi.
 CLINE.

"BILLET PARISIEN"

Certes je ne partage pas les idées de M. Léon Daudet qui est un violent et mêlé à ses protestations les plus justifiées des idées de royaliste combattif dans une forme toujours acerbe. Il faut cependant rendre justice à ce pamphlétaire en ébullition; il a écrit quelques mois avant la guerre un livre: "L'Avant Guerre" qui est une œuvre courageuse, des plus remarquables, d'une documentation étonnante, et d'un patriotisme avivé. Six mois avant le mois d'août M. Léon Daudet a dénoncé avec des faits, avec des noms et des chiffres les dangers de l'entreprise allemande en France, depuis les établissements "Maggi," les "Bouillons Kub" dont on était obligé d'enlever les réclames au coin des routes, plaques indicatrices d'espionnage, jusqu'à l'enrichissement de nos mines et de nos carrières.

Mais voilà, M. Léon Daudet est un homme de parti et le bien qu'il disait était nécessairement gâté par ses appréhensions qu'il suscitait chez ses adversaires.

Aujourd'hui M. Pierre Baudin, le sénateur de l'Ain, l'ancien ministre de la marine, écrit un long article où il rappelle qu'à tous les dangers d'accaparement et d'espionnage signalés par M. Léon Daudet il faut joindre le danger financier.

Il faut citer M. Pierre Baudin sans y rien changer:
 "La finance allemande écrit-il, ne restait pas inactive et s'organisait pour la conquête du marché français. Les principales institutions de crédit, ou bien instituait des représentants indicateurs précieux ou bien mettait la main sur des fractions importantes du capital social des établissements français."

La finance impérialiste de nos ennemis faisait mieux encore, elle imposait à certains de nos établissements financiers un administrateur de nationalité austro-allemande qui pouvait sans peine imposer des lignes directrices et placer quelques mauvais titres.

Enfin, la nuée de banquiers, boursiers, courtiers et remisiers de moindre envergure s'attaquait à la Bourse de Paris et y introduisait, avec des valeurs mobilières frelatées, des traditions d'affaires de haut vol.

Plus de la moitié des maisons opérant sur la place de Paris étaient allemandes, soit du fait de leurs gérants, soit du fait de leurs commanditaires ou même de leurs sous-participants.

Un certain nombre, d'ailleurs, se sont fait naturaliser pour les besoins de la cause, comme bien on pense. On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que toutes les paniques qui se sont produites sur le marché depuis plus de vingt ans ont été préparées et suscitées par des Allemands. La plus récente, qui a eu lieu un peu avant la guerre, a été préparée autour de nos gens mêlés à de grandes affaires françaises et dont la plupart circulent encore librement sur le territoire envahi ou dans nos provinces, ou même en plein Paris, alors qu'ils devraient être depuis longtemps sous les mains de la Justice.

Tout cela est scrupuleusement vrai. Il n'y a pas un mot à retrancher et il n'y aurait que des noms à ajouter.

Parmi ces naturalisés français, imposés aux administrations des grands établissements financiers, il y a même des directeurs des grandes banques.

Il faut couper le mal dans sa racine si on veut le guérir.
 Comme le dit très judicieusement M. Léon Daudet à propos de l'article de M. Pierre Baudin:

Il ne manque à cet exposé, si juste et si éloquent, que les noms en toutes lettres des principaux coupables. M. Pierre Baudin peut nous en croire; le temps des ménagements est passé; il s'agit d'exposer au pilori les ennemis de l'intérieur, les traites bien placés qui continuent et continuent à servir chez nous les intérêts de l'impérialisme allemand, les convoitises scélérates de Guillaume II. Contre ces gaillards-là nous n'avons qu'une arme, mais décisive, la divulgation. Rendre leur travail public et patent, c'est l'interrompre, c'est le ruiner.
 Nous en sommes au moment où les atterrissements ne sont plus de mise; il s'agit de défendre l'intérêt national et sur ce terrain toutes les opinions se confondent, tous les citoyens se rencontrent.
 Nos vaillants soldats nous délivrent de la tyrannie allemande sur les champs de bataille et dans les tranchées, c'est aux hommes courageux de l'intérieur à nous délivrer de la tyrannie économique.
 Mais il ne faut pas rester à mi-œuvre. Allons, M. Pierre Baudin, allez jusqu'au bout et détruisez par des précisions nécessaires ces fortresses financières qui ont failli détruire le crédit français, c'est pour vous un devoir.
 JEAN-BERNARD.

AVIS A NOS ABONNES.

Toujours soucieux de servir nos lecteurs avec ponctualité, nous serions très reconnaissants aux personnes qui ne recevraient pas leur journal régulièrement, de nous prévenir au plus vite. Téléphones Main 3487.

Rapport officiel de la commission d'enquête française

(Suite)

Nomeny, a raison de sa proximité de la frontière, avait, dès le début de la guerre, reçu de temps en temps la visite de cavaliers allemands. Des escarmouches avaient eu lieu dans ses environs et le 14 août, dans la cour de la ferme de la Borde, située à une faible distance, un soldat ennemi avait, sans aucun motif, tiré d'un coup de fusil le jeune domestique Nicolas Michel, âgé de dix-sept ans.

Le 20, alors que les habitants avaient cherché dans les caves un refuge contre le bombardement des Allemands, après s'être, par suite d'une méprise, mutuellement tirés les uns sur les autres, pénétrèrent vers midi dans la ville.

D'après ce que l'un d'eux a raconté, leurs chefs leur avaient affirmé que les Français torturaient les blessés, en leur arrachant les yeux et en leur coupant les membres; aussi étaient-ils dans un état de surexcitation épouvantable. Jusque dans la journée du lendemain, ils se livrèrent aux plus abominables excès, pillant, incendiant et massacrant sur leur passage. Après avoir enlevé dans les habitations tout ce qui leur avait paru digne d'être emporté et avoir envoyé à Metz le produit de leurs vols, ils mirent le feu aux maisons, avec des torches, des pastilles de poudre comprimée et aussi avec du pétrole qu'ils transportaient dans des récipients placés sur un petit chariot. De tous côtés des coups de fusil détonaient; les malheureux habitants que la crainte de l'incendie chassait de leurs caves étaient abattus comme un gibier, les uns dans leurs demeures et les autres sur la voie publique.

Les sieurs Sanson, Pierson, Lallemand, Adam Jeanpierre, Meunier, Schneider, Raymond, Duponcel, Hazotte père et fils sont assassinés à coups de fusil dans la rue. Le sieur Killian, se voyant menacé d'un coup de sabre, place ses mains sur son cou pour se protéger; il a trois doigts tranchés et la gorge ouverte. Un vieillard de quatre-vingt-six ans, le sieur Petitjean, assis dans son fauteuil, est frappé d'une balle qui lui fracasse le crâne, et un Allemand met en présence du cadavre la dame Bertrand, en lui disant: "Vous avez vu ce cochon-là!" M. Chardin, conseiller municipal faisant fonctions de maire est requis de fournir un cheval et une voiture. A peine a-t-il promis de faire tout son possible pour obéir qu'il est tué d'un coup de feu. Le sieur Prevot, qui voit des Bavarois faire irruption dans la pharmacie dont il est le gardien, leur dit qu'il est le pharmacien et qu'il leur donnera tout ce qu'ils voudront, mais trois détonations retentissent et il tombe en poussant un grand soupir. Deux femmes qui se trouvaient avec lui se sauvent, poursuivies à coups de crosse jusqu'aux abords de la gare, où elles voient, dans le jardin et sur la route, de nombreux cadavres amoncelés.

Entre trois et quatre heures de l'après-midi, les Allemands pénétrèrent dans la boucherie de la dame François. Celle-ci sort alors de sa cave avec son garçon Stub, et un employé nommé Contal. Dès que Stub arrive sur le seuil de la porte d'entrée, il tombe grièvement blessé d'un coup de fusil; puis Contal, qui se sauve dans la rue est immédiatement assassiné. Cinq minutes après, comme Stub râle encore, un soldat se penche sur lui et l'achève d'un coup de hache dans le dos.

UNE BOUCHERIE HUMAINE.

L'incident le plus tragique de ces horribles scènes s'est produit chez le sieur Vassé, qui avait recueilli dans sa cave, faubourg de Nancy, un certain nombre de personnes. Vers quatre heures, une cinquantaine de soldats envahissent la maison, en enfonçant la porte ainsi que les fenêtres, et y mettent aussitôt le feu. Les réfugiés s'efforcent alors de se sauver, mais ils sont abattus les uns après les autres à la sortie. Le sieur Mentré est assassiné le premier. Son fils Léon tombe ensuite avec sa petite sœur de huit ans dans les bras. Comme il n'est pas tué, on lui met l'extrémité du canon d'un fusil sur la tête, et on lui fait sauter la cervelle. Puis c'est le tour de la famille Kieffer. La mère est blessée au bras et à l'épaule; le père, le petit garçon de six ans et la fillette, âgée de trois ans, sont fusillés. Les bourreaux tirent encore sur eux quand ils sont à terre. Kieffer, étendu sur le sol, reçoit une nouvelle balle au front; son fils a le crâne enlevé d'un coup de feu. Ensuite c'est le sieur Strieffert et un des fils Vassé qui sont massacrés, tandis que la dame Mentré reçoit trois

LE REMÈDE

Au Docteur D., à Lafayette.
 Quand on veut réfléchir et bien peser les choses, l'empereur des Bocharis doit être tracassé. Son docteur lui fait prendre et reprendre des doses de chouchoute ou de miel, ou de man-séné.
 "Sire, dit-il un jour," faites bonne figure, "Redressez vos moustaches qui tombent indécemment."
 "Relevez votre front, mangez la confiture."
 "De coings, de plaqueminis, et du sucre autrement."
 "Votre peuple croira... — "Que veux tu donc me dire?"
 "Triple idiot que tu es! Veux-tu donc me confire?"
 "S'agit bien de douceurs quand je me vois fou."
 "Donne-moi un remède pour mon tracassé... Vois-tu, "Jamais je ne pourrai résister à l'affront."
 "D'être toujours resté par derrière mon front."
 "Au lieu d'être à Paris, place de la Concorde."
 Le docteur soupira et murmura: "La corde."
 Les Iles de Pins, 30 janvier 1915. ABEL DURAND.

baies, une à la jambe gauche, une autre au bras du même côté et la troisième au front, qui est seulement éraflée. Le sieur Guillaume, entraîné dans la rue, y trouve la mort. La jeune Simonin, âgée de dix-sept ans, sort enfin de la cave avec sa sœur Jeanne, âgée de trois ans. Cette dernière a un coude presque emporté par une balle. L'aînée se jette à terre et feint d'être morte, restant pendant cinq minutes dans une angoisse affreuse. Un soldat lui porte un coup de pied, en criant: "capot!"

Un officier survient à la fin de cette tuerie. Il ordonne aux femmes qui sont encore vivantes de se relever et leur crie: "Allez en France."

Tandis que tant de personnes étaient massacrées, d'autres, suivant l'expression d'un témoin, étaient emmenées "en troupeau" dans les champs, sous la menace d'une exécution immédiate. Le curé, notamment, n'a dû qu'à des circonstances extraordinaires de n'être pas fusillé.

BAVAROIS MASSACREURS.

D'après les dépositions que nous avons reçues, toutes ces abominations ont été commises surtout par les 2e et 4e régiments d'infanterie bavaroise. Pour les expliquer, les officiers ont prétendu que des civils avaient tiré sur leurs troupes. Ainsi que l'a formellement établi notre enquête, ce prétexte est mensonger; car, au moment de l'arrivée des ennemis, toutes les armes avaient été déposées à la mairie et la partie de la population qui n'avait pas quitté le pays s'était cachée dans les caves, en proie à la plus grande terreur. D'ailleurs, la raison invoquée, fût-elle vraie, ne suffirait assurément pas pour excuser la destruction de toute une cité, le meurtre des femmes et le massacre des enfants.

Une liste des personnes qui ont trouvé la mort au cours de l'incendie et des fusillades a été dressée par M. Biévolet, conseiller d'arrondissement. Elle ne comprend pas moins de cinquante noms. Nous ne les avons pas cités tous. D'une part, en effet, parmi les personnes dont le décès a été constaté, quelques-unes sont mortes dans des conditions mal précisées; d'autre part, la dispersion des habitants de la ville, aujourd'hui anéantie, a rendu notre information assez difficile. Nos recherches seront continuées. En tout cas ce que nous avons déjà pu établir d'une manière incontestable suffit pour qu'on se rende compte de ce qu'a été, dans la journée du 20 août, le martyre de Nomeny.

Lunéville a été occupé par les Allemands, du 21 août au 11 septembre. Pendant les premiers jours, ils se sont contentés de piller, sans molester autrement les habitants. C'est ainsi, notamment, que, le 24 août, la maison de la dame Jeumont a été dévalisée. Les objets volés ont été chargés sur une grande voiture, dans laquelle se tenaient trois femmes, l'une vêtue de noir, les autres portant des costumes militaires et, nous a-t-on dit, paraissant être des cantinières.

Le 25, l'attitude des envahisseurs changea subitement. Le maire, M. Keller, s'étant rendu à l'hôpital, vers trois heures et demie de l'après-midi, vit des soldats tirer des coups de fusil dans la direction du grenier d'une maison voisine et entendit siffler des balles qui lui parurent venir de l'arrière. Les Allemands lui déclarèrent que des habitants avaient tiré sur eux. Il leur offrit alors, en protestant, de faire avec eux le tour de la ville, pour leur démontrer l'innocence de cette allégation. Sa proposition fut acceptée, et comme au début de la tournée, on trouvait, dans la rue, le cadavre du sieur Crombez, l'officier qui commandait l'escorte dit à M. Keller: "Vous voyez ce cadavre, c'est celui d'un civil qu'un autre civil a tué, en tirant sur nous, d'une maison voisine de la synagogue. Aussi, comme notre loi nous l'ordonne, nous avons brûlé la maison et nous en avons exécuté les habitants." Il faisait allusion au meurtre d'un homme dont le caractère timide était connu de tous, le ministre officiant israélite Weill, qui venait d'être tué chez lui avec sa

PROHIBITION IS OPPOSED

MARTINE SAYS CREATOR PLANNED 'MAN SHOULD USE ALCOHOL.'

Special Dispatch to the Enquirer.
 Washington, January 15. — Prohibition was debated in the Senate nearly all day today without a vote being reached on Senator Sheppard's motion to suspend the rules to consider an amendment to the District of Columbia appropriation bill, which would prohibit the sale of liquor in the capital.
 Senator Martine attacked the proposed legislation as in violation of the personal liberty of the residents of the District, and declared the Creator must have planned that man should use alcohol when He made all the most nutritious fruits and grains rich in that stimulant.
 He read statistics by which he showed that crime, lunacy and other evils were more prevalent in Kansas, a state-wide prohibition commonwealth, than in Nebraska, where local option prevails.

AMUSEMENTS

Orpheum
 Phone Main 223
 PRIX: Matinées, 2:15... 10 à 15c
 Soirées, 8:15... 10 à 17c
 MATINEES TOUTS LES JOURS
MAY IRWIN & CO.
MASON & KEELER
 MAY IRWIN & CO.
 MASON & KEELER
 INMEDI
 BEHNERT & GORKE
 JED & FINELL DOWLEY
 LOCKETT & WALDRON
 THEATRE JARDIN
 ORPHEUM TRAVEL WEEKLY
 CONCERT ORCHESTRE DE L'ORPHEUM.

"UNE FEMME QUI SAIT"
MADAME FISHER 15
 Peut être soupçonné de trahison par le 15e
 PRINCEZ JANE
 Venez la voir
 CONSULTATIONS 80c et \$1.00
 120 rue Sud Claiborne, près Canal
 31Jan-1an

CONSULTATION
ALI BABA ORIENTAL
 CONSULTATIONS PHRENOLOGIQUES
 A l'instigation et l'inspiration des millions de personnes, il vous indiquera...
 Consultez ses conseils sur affaires, mariages, amours et transactions de toutes natures.
 CONSULTATIONS 80c et \$1.00
 153 rue Sud Ramparts près Canal
 31Jan-6n sur ven dim

IRON Louisville & Nashville
R. R. Co.
 La ligne la mieux équipée offrant le service le plus moderne de la Nouvelle-Orléans aux villes du Nord et de l'Est
 La route du "NEW YORK & NEW ORLEANS, Limited" Train tout en acier, composé entièrement de wagons-lits Pullman, wagon d'observation et Café Club
 Pour plus amples informations s'adresser au Bureau des billets 201 rue St-Charles
 MERC-VOL-DIM

D. MERCIER'S SONS
 Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
 Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants
 Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche.
 Côté des rues Daubigny et Bienville, à deux blocs de la rue du Canal, Sans Dégâts.

CHARBONS
 COKE POUR GAZ ET FONDERIE
W. G. COYLE & CO., Inc.
 337 RUE CARONDELET
 PHONE MAIN 2128

F. A. BRUNET
 IMPORTATEUR DIRECT
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER
 313 RUE ROYALE, JOAILLIER 313
 ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.
 La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans
 Venez visiter et vous rendrez compte par vous-même du bas prix de nos marchandises pour lesquelles je dédaigne toute concurrence.
 Les ordres de la campagne sont sollicités.
 PHONE MAIN 4340.